

— Ah ! c'est vous, Anita !... Que désirez-vous ? demanda-t-elle d'un ton bref.

— Je voudrais vous parler, chère Frédérique, dit doucement la jeune fille.

Elle suivit sa cousine qui rentrait silencieusement dans la chambre.

— Vous savez ? On vous a dit ce qu'on me refuse ? demanda brusquement Frédérique en enveloppant Anita de son regard sombre. Oui, ma mère, mon frère ne regardent pas à me broyer le cœur en prétendant m'obliger à renoncer à ce mariage... et cela pour une misérable question d'oncle condamné pour vol... ou pour je ne sais quoi ! dit-elle avec un accent de méprisante insouciance. Que m'importe cela ? je vous le demande !

— Mais, Frédérique, c'est une grave question d'honorabilité.

Elle eut un rire sarcastique.

— Cela, c'est pour le monde, et que m'importe le monde, pourvu que je sois heureuse ! Anita, nous avons bien blâmé votre père à cause de son mariage, mais aujourd'hui, comme je le comprends !

— Il n'y avait aucune tache sur la famille de ma mère ! dit fièrement Anita.

— Cela est vrai ; mais, en toute justice, l'infamie de son parent peut-elle être imputée à Joël ? Non, ce serait injuste, car il est l'être le plus noble, le plus délicat qui existe. Et puis, eût-il été lui-même coupable, Anita, je deviendrais quand même sa femme !

Anita recula, en proie à une intense stupeur. Des grands yeux gris, si souvent impénétrables, témoignaient de sentiments ardents dont nul n'aurait cru capable la froide Frédérique.

— Vous... c'est vous qui dites cela, Frédérique !

— Oui, je le dis, je le répète ! fit-elle avec violence. Et je vous déclare aussi que jamais... jamais, je ne céderai... J'ai tant souffert ! Oh ! vous ne savez pas ce que j'ai enduré ! On m'a toujours crue indifférente à tout, sans cœur et sans désirs ; pour ma famille, comme pour les étrangers, j'ai été pendant longtemps un "amas de ronces", selon l'aimable expression du conseiller Handen. J'étais laide et peu agréable de caractère, c'est vrai, mais l'affection m'eût peu à peu transformée. Seul mon père m'avait entièrement comprise et aimée... mais il est parti si tôt, mon cher, mon bien-aimé père ! murmura-t-elle d'une voix altérée. Ary, si bon pour moi toujours, était trop jeune pour avoir sur moi son influence. Et ce cœur qui semblait de pierre, incapable de souffrir et d'aimer, ce cœur a saigné maintes fois. Et cependant, je cherchais toujours le bonheur... Enfin, je le trouve, rien ne m'en sépare... rien !

Haletante, les yeux étincelants, elle se redressait.

— Non, rien qu'un préjugé, un ridicule sentiment d'orgueil... Et, pour y complaire, il faudrait renoncer à tout, me plier aux volontés de ma mère et d'Ary... Ary ! lui qui s'est montré pour moi le meilleur des frères !... Qui sait cependant si lui-même n'aura pas un jour à lutter comme moi, à supporter ces contradictions, ces refus !

— Hélas ! cela est fort probable ! murmura Anita. Chère Frédérique, je vais vous apprendre un secret que vous serez seule à connaître : Ary et moi sommes fiancés.

— Ah ! tant mieux, dit spontanément Frédérique en lui tendant les mains. Je me doutais bien que cela arriverait. Mais vous verrez l'accueil que fera ma mère à cette révélation ! Jamais elle ne donnera son consentement, Anita.

— Nous attendrons, dit simplement Anita.

— Vous attendrez !...

Frédérique avait un peu sursauté... puis une expression de pitié ironique passa sur son visage altéré.

— Ainsi, vous laisserez peut-être s'écouler vos plus belles années, vous vous meurtrez tous deux le cœur pour obéir à une affreuse injustice !

— Ary ne peut passer sur la volonté maternelle, Frédérique.

— Ah ! par exemple ! Eh bien ! j'y passerai, moi ! Ma mère n'a jamais pu me rendre heureuse ; je dois lui préférer celui qui aura ce pouvoir.

Elle se tut et alla s'accouder à la fenêtre. Dans le ciel, de lourds nuages sombres passaient. Du sol montaient, avec des senteurs de roses, les émanations humides et chaudes de la terre mouillée par une pluie d'orage. Là-bas, dans les ténèbres épaisses de cette nuit pleine de menaces, brillaient les quelques rares lumières parsemant ce quartier solitaire.

Frédérique se retourna tout à coup vers sa cousine.

— Tenez, Anita, nous ne pouvons nous comprendre, nos natures diffèrent trop. On ne peut mieux vous comparer qu'à un beau ciel d'été, idéalement bleu, traversé quelquefois par de légers nuages blancs qui disparaissent bientôt et ne peuvent troubler sa sérénité. Moi, je suis le ciel d'orage, calme et sombre, mais renfermant en lui la foudre. Oh ! oui, je la sens gronder en moi, et rien ne pourra l'empêcher d'éclater ! fit-elle avec exaltation. Ah ! on a cru avoir ainsi raison de moi ! on a cru que j'accepterais, comme vous, de souffrir en silence !

Sa belle tête eut un mouvement de défi altier.

— C'est qu'on ne me connaît pas ! J'épouserai Joël Ludnach, fallût-il rompre à jamais avec ma famille, fuir cette demeure, vivre toute mon existence à l'étranger !

— Frédérique, vous ne ferez pas cela ! s'écria Anita, effrayée de la sombre résolution dont témoignait la physionomie de sa cousine.

— Si, je le ferai, et sans tarder !

— Frédérique, je vous en supplie ! Songez à la faute que vous commettrez, aux malédictions que vous amasserez sur votre tête !

— Une faute !... Parce que je veux avoir, coûte que coûte, ma petite part de bonheur ? Vous divaguez, Anita ! dit Frédérique avec ironie. Et quant aux malédictions, je vous avoue que je m'en soucie peu. Ma mère ne peut rien sur moi.

— Mais Dieu, Frédérique !

Une fugitive contraction passa sur le visage de la jeune fille.

— Vous êtes heureuse de croire en lui, dit-elle